

Partie 3 - Le sport un fait social – Enjeux pour l'accompagnement

Le sport de haut niveau comme fait social

Même si Durkheim n'a jamais travaillé directement sur le sport de haut niveau, celui-ci peut être analysé très clairement comme un fait social au sens durkheimien¹.

Un fait social se caractérise par trois dimensions :

- il est extérieur aux individus (il existe avant eux et leur survit),
- il est contraignant (il s'impose sous forme de règles, de normes, d'attentes, de sanctions) ;
- il est collectif (il est produit par la société et non par la simple somme des volontés individuelles).

Le sport de haut niveau remplit ces critères. D'abord, il est extérieur aux athlètes : les fédérations, les règlements, les calendriers de compétition, les listes de sportifs de haut niveau, les dispositifs de détection, les pôles, l'INSEP, les centres d'entraînement, les agences antidopage... tout cela préexiste à l'entrée d'un individu dans la filière. L'athlète ne choisit pas « son » système : il s'y adapte, il le subit, ou il le quitte.

Ce système est contraignant. Il impose des normes de performance, de disponibilité temporelle, de mobilité géographique ; il organise la vie quotidienne (horaires, charges, déplacements), encadre les comportements (prise de parole publique, usage des réseaux sociaux, image de soi) et conditionne l'accès aux ressources (sélection, financement, soutien institutionnel). Les sanctions peuvent être formelles (non-sélection, rupture de contrat, perte de statut) ou informelles (mise à l'écart, réputation, stigmates de « manque d'engagement » ou de « mental faible »).

Enfin, le sport de haut niveau est collectif et occupe une place centrale dans la vie sociale : il fait l'objet de politiques publiques, de dispositifs de formation, d'investissements économiques massifs et d'une forte couverture médiatique. Il contribue à la construction des identités nationales, territoriales et de genre, au façonnage d'idéaux de réussite, de mérite ou de virilité. En ce sens, il fonctionne comme une véritable institution sociale, au même titre que l'école ou l'Église au temps de Durkheim.

Du fait social au fait social total

Si l'on prolonge l'héritage durkheimien par Mauss, le sport – et plus encore le sport de haut niveau – peut être décrit comme un fait social total. Mauss parle de « fait social total » pour désigner des phénomènes qui mettent en jeu simultanément² :

- l'économie,

¹ Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, réédition Flammarion 2010, édition originale 1895

² Mauss, *Essais sur le don*, réédition Flammarion 2021, édition originale 1925

- le politique,
- le droit,
- la culture,
- les dimensions symboliques et morales.

Le sport de haut niveau est typiquement un objet de ce type. Sur le plan économique, il mobilise des flux financiers considérables : droits télévisés, sponsoring, paris sportifs, marketing, industrie des équipements et des données de performance. Sur le plan politique, il sert à la fois d'outil de diplomatie, de vitrine nationale, de support à la cohésion politique ou à des récits de régénération collective. Sur le plan juridique, il met en œuvre des statuts spécifiques (sportifs de haut niveau, contrats, conventions) et un ensemble de régulations (règlements internationaux, règles antidopage, normes de sécurité, encadrement des mineurs, etc.).

Sur le plan symbolique et culturel, le sport de haut niveau produit des héros, des modèles, des scandales ; il cristallise des tensions autour du genre, de la classe, de la nation. Il donne à voir – et à croire – des représentations très puissantes de la réussite, de la souffrance légitime, du sacrifice « normal », du mérite ou de la « vocation ».

Analyser le sport de haut niveau comme fait social total, c'est reconnaître qu'il ne s'agit pas seulement d'un lieu de performance sportive, mais d'un espace où se jouent simultanément des enjeux économiques, politiques, moraux, symboliques, médiatiques.

Une lecture critique : domination, gouvernement des corps, violence symbolique

Une sociologie critique du sport de haut niveau ajoute à ce constat une série de problématiques : domination, violence symbolique, gouvernement des corps, marchandisation.

Champ, hiérarchies et violence symbolique

Dans une perspective bourdieusienne³, le sport de haut niveau peut être vu comme un champ : un espace structuré de positions hiérarchisées (athlètes, entraîneurs, dirigeants, fédérations, sponsors, médias, État...) qui luttent pour la définition légitime de la « vraie performance », du « bon comportement », de la « bonne manière » d'être athlète ou d'encadrer.

Ce champ repose sur différents capitaux : capital sportif (résultats, palmarès), capital médiatique (visibilité, popularité), capital économique (revenus, contrats), capital institutionnel (proximité avec les instances, sélection fédérale). Il produit des formes de violence symbolique : des catégories de jugement imposées comme naturelles (« manque de mental », « pas assez professionnel », « trop fragile », etc.) qui transforment des effets de structure en défauts individuels.

L'illusio, au sens de Bourdieu, est forte⁴ : tous les acteurs croient dans la valeur du jeu. « Tout sacrifier pour gagner » apparaît comme allant de soi. C'est cette croyance

³ Bourdieu, *Comment peut-on être sportif ?* Questions de sociologie, Paris, Minuit, 1980

⁴ L'illusio chez Pierre Bourdieu. Paul Costey, *Tracés*, revue de science humaine, 2005

collective qui rend acceptables des pratiques qui seraient jugées intolérables dans d'autres univers.

Discipline, biopolitique, gouvernement du corps

Dans une perspective foucauldienne⁵, le sport de haut niveau apparaît comme un dispositif de gouvernement des corps et des subjectivités. Le corps de l'athlète devient un objet à optimiser : il est mesuré, surveillé, corrigé en permanence (données, technologies, suivi médical, préparation physique, préparation mentale, nutrition). Les dispositifs disciplinaires sont nombreux : centres d'entraînement, internats, pôles d'excellence, routines très séquencées, contrôles antidopage, évaluations constantes. Ils produisent des athlètes qui apprennent à s'auto-discipliner : s'auto-surveiller, s'auto-restreindre, s'auto-exploiter. La santé physique et la santé mentale sont prises dans cette logique. La douleur, la blessure, la fatigue extrême peuvent être normalisées comme « prix à payer ». L'anxiété, le burn-out, les troubles du sommeil, voire des troubles plus graves, sont souvent traités comme des fragilités individuelles plutôt que comme des produits du système.

Inégalités et rapports de domination

Le sport de haut niveau n'est pas un univers neutre. Il est traversé par des rapports de genre, de classe, de race/ethnicité, par des asymétries Nord/Sud et des inégalités d'accès aux ressources (double projet, reconversion, protection juridique, soutien psychologique).

Les sportives sont exposées à des formes spécifiques de domination : sexualisation des corps, injonctions contradictoires (performance et conformité à des normes de féminité), question de la maternité, invisibilisation médiatique, discours sur l'émotivité ou le leadership. Les athlètes issus de milieux populaires ou de pays moins dotés sont plus dépendants économiquement et ont moins de marges de manœuvre pour refuser des situations injustes ou dangereuses.

Enfin, les relations au sein du système sont fortement asymétriques : un athlète dépend de l'entraîneur, du staff, de la fédération, de l'agent, des contrats, des sélections. La peur de « faire des vagues » et de compromettre sa carrière rend souvent la parole difficile sur les violences, les abus ou les dérives.

Marchandisation et production de consentement

Le sport de haut niveau est également un espace de marchandisation intense⁶. Le corps de l'athlète devient un capital à rentabiliser. Les récits biographiques sont mis en forme par les médias, les marques et parfois les institutions pour produire des histoires inspirantes, émotionnelles, monétisables.

Dans ce processus, le récit méritocratique joue un rôle clé : si tu veux vraiment, tu peux ; seule la volonté compte. Ce récit invisibilise les structures (inégalités, rapports de

⁵ Ariania Sforzini, *Michel Foucault : une pensée du corps*, PUF, 2014

⁶ Jean Marie Brohm, *La tyrannie sportive*, édition Beauchesne, 2006
Approche Narrative et Haut Niveau

pouvoir, conditions d'entraînement, ressources disponibles) et renvoie l'échec, la souffrance ou l'épuisement à des caractéristiques individuelles (« ils n'avaient pas le mental », « elle n'était pas prête à faire les sacrifices nécessaires »).

Finalement, le sport de haut niveau apparaît non seulement comme un fait social total, mais aussi comme un dispositif de gouvernement des corps, un champ de domination et un appareil économique et symbolique qui produit simultanément gloire, inspiration... et dégâts humains souvent invisibles.

Des preuves empiriques d'un fait social total

Ces apports théoriques qui posent le sport de haut niveau comme fait social total et comme dispositif de gouvernement des corps trouvent aujourd'hui un appui conséquent dans un ensemble de recherches empiriques récentes. Celles-ci ne se revendiquent pas toutes d'une même « école » critique, mais, mises en perspective, elles dessinent un paysage cohérent : celui d'un univers où la performance est indissociable de formes de domination, de précarité, de violences plus ou moins visibles, mais aussi de tentatives de résistance et de recomposition.

Cette dernière partie propose de montrer comment ces travaux viennent incarner les thèses des précédents sociologues, en s'appuyant sur quatre grands axes : le sport de haut niveau comme catégorie de pensée et monde du travail, le dopage comme produit du gouvernement des corps, la haute performance comme organisation du travail génératrice de risques psychosociaux, et les rapports de genre comme structuration profonde des trajectoires.

Le sport de haut niveau comme catégorie d'État et monde du travail

Les travaux de Sébastien Fleuriel, prolongés notamment avec Manuel Schotté, donnent une base empirique forte à l'idée que le sport de haut niveau n'est pas une simple réalité sportive, mais une construction politique et administrative. Dans *Le sport de haut niveau en France. Sociologie d'une catégorie de pensée*⁷, Fleuriel montre comment la notion de « sportif de haut niveau » est définie, codifiée et utilisée par les pouvoirs publics pour organiser la production d'élites sportives, distribuer des ressources, gérer les sélections et réguler les droits et devoirs des athlètes.

Loin d'être une étiquette descriptive, cette catégorie produit des effets très concrets sur les trajectoires : accès aux structures de performance, aides financières, dispositifs de double projet, visibilité symbolique. Elle matérialise cette idée d'extériorité et de contrainte du fait social : l'athlète entre dans une catégorie préexistante qui organise sa vie et sa carrière.

Avec *Sportifs en danger. La condition des travailleurs sportifs*⁸, Fleuriel et Schotté franchissent un pas supplémentaire en abordant les athlètes comme de véritables travailleurs, soumis à des contraintes de productivité, de disponibilité, de rendement,

⁷ Edition Presse Universitaire de Grenoble, 2004

⁸ Edition du Croquant, 2008

Approche Narrative et Haut Niveau

© 2026 by Olivier Guidi is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

dans un contexte marqué par l'incertitude, la dépendance contractuelle et la fragilisation des protections sociales.

Ce déplacement est central : il montre que la « passion » et la « vocation » qui structurent le récit des athlètes ne suffisent pas à décrire leur situation. Le sport de haut niveau est aussi un marché du travail, avec ses rapports de force, ses formes d'exploitation discrète, ses mécanismes de tri et de mise à l'écart. Le vocabulaire du « mental », du « sacrifice » ou de « la chance » vient souvent recouvrir ce qui relève de logiques structurelles de domination.

Dopage, santé et gouvernement des corps

L'idée foucauldienne d'un gouvernement des corps en haute performance trouve un terrain empirique privilégié dans les recherches sur le dopage. Dans *L'épreuve du dopage. Sociologie du cyclisme professionnel*⁹, Christophe Brissonneau, avec Olivier Aubel et Fabien Ohl, montre que le dopage s'inscrit dans une carrière professionnelle structurée par des normes de performance, une culture de peloton, des attentes implicites des encadrants et des organisateurs.

Le dopage n'apparaît alors ni comme un accident moral, ni comme un dérapage individuel isolé, mais comme un effet logique d'un système qui pousse les corps au-delà de leurs limites, tout en maintenant un discours officiel de santé et de fair-play. Les athlètes apprennent à gérer leur corps comme un capital à optimiser, en composant avec des prescriptions médicales, des protocoles de récupération, des produits licites et illicites, dans un univers où la frontière entre soin, optimisation et transgression est floue. Ces travaux confirment plusieurs propositions :

- le corps de l'athlète est l'objet d'une technologie sociale de gestion, où s'articulent sciences du sport, médecine, normes de performance et logiques économiques ;
- le système de haute performance produit des conflits éthiques permanents, que les individus doivent gérer dans un contexte de forte dépendance ;
- les discours sur la « responsabilité individuelle » en matière de dopage masquent l'ampleur des contraintes organisationnelles qui pèsent sur les choix des sportifs.

En ce sens, le dopage n'est pas seulement un « dysfonctionnement » de la haute performance : il est un révélateur très concret d'une violence institutionnelle et d'une auto-discipline forcée des athlètes.

Haute performance, organisation du travail et risques psychosociaux

Les travaux de Hélène Joncheray et de Fabrice Burlot apportent une autre pièce au puzzle en analysant la haute performance comme une organisation du travail totalisante, génératrice de risques psychosociaux pour les athlètes comme pour les staffs^{10,11}.

Responsable de l'axe « Équilibre de vie » au sein d'unités de recherche associées à l'INSEP, Joncheray s'intéresse aux conditions concrètes d'existence des sportifs et

⁹ Edition PUF, 2008

¹⁰ Rapport Olympique 2019, INSEP

¹¹ *De la singularité humaine à l'individualisation. Le regard de la sociologie sur une question controversée*, 2022, INSEP EDITION

Approche Narrative et Haut Niveau

© 2026 by Olivier Guidi is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

entraîneurs de haut niveau : articulation entre vie sportive, vie professionnelle et vie familiale, gestion du temps, charge mentale, exposition à des situations de tension et de conflit de loyautés.

Ces recherches montrent que la haute performance tend à envahir la totalité de la vie : les rythmes, les espaces, les relations et même les identités sont organisées autour du projet de performance. Cette totalisation, que le texte analyse sur un mode théorique en parlant de « fait social total », se traduit empiriquement par une difficulté à maintenir des liens hors du monde sportif, un effacement des frontières entre temps de travail et temps personnel, une exposition accrue à l'épuisement, à l'anxiété, aux troubles du sommeil ou de l'humeur.

En parallèle, plusieurs travaux récents sur les équipes encadrant la haute performance montrent que les entraîneurs, préparateurs, coordinateurs, médecins, psychologues sont eux aussi pris dans un modèle de travail exigeant, instable, soumis à la logique du résultat et à une forte précarité contractuelle.

Ces résultats renforcent une thèse centrale : la haute performance n'est pas seulement un ensemble de pratiques sportives intensives, mais une forme spécifique d'organisation du travail qui produit des effets profonds sur la santé physique et psychique de tous les acteurs impliqués.

Genre, socialisation et rapports de domination

Les analyses de Christine Mennesson sur le genre dans le sport complètent ce tableau en montrant que la haute performance est traversée par des rapports de domination sexués persistants¹². Dans ses recherches sur les femmes engagées dans des sports considérés comme masculins (football, sports de combat, sports de force), elle met au jour la manière dont les sportives construisent des identités hybrides, négociant en permanence entre légitimité sportive et injonctions à la féminité.

Simultanément, Mennesson montre que les socialisations sportives différenciées selon le sexe et le milieu social contribuent, dès l'enfance, à la reproduction des inégalités : accès inégal aux pratiques, encouragements différenciés, traitement distinct des performances des filles et des garçons¹³.

Ces analyses fournissent une base empirique solide à l'idée que :

- la haute performance n'est pas seulement un univers d'élites « neutre », mais un espace de reproduction de la domination masculine,
- les trajectoires des sportives sont marquées par une double contrainte : être performantes et rester dans les normes de féminité,
- les violences symboliques (et parfois physiques) qui en découlent sont largement naturalisées ou invisibilisées.

Là encore, le vocabulaire de la « vocation », du « courage » ou de la « passion » vient souvent recouvrir des rapports de pouvoir, que la sociologie rend visibles.

¹²Christine Mennesson, *Être une femme dans un sport « masculin »*, revue Sociétés contemporaines, 2004

¹³ *S'engager dans une activité sportive ou physique : des pratiques socialement situées dès l'enfance*, revue Sciences sociales et sport, 2023

Tendances transversales : repolitisation, santé mentale, métiers de la haute performance sportive

Au-delà de ces auteurs, plusieurs tendances se dégagent dans la production récente et prolongent, de manière transversale, le cadre théorique de départ.

D'abord, une repolitisation des questions de performance : certains travaux rappellent que les résultats olympiques ou mondiaux ne sont pas seulement le produit de talents individuels, mais de choix politiques, d'investissements publics, de structures d'encadrement, de situations géopolitiques. Cela rejoint l'insistance sur le sport de haut niveau comme fait social central, révélateur des priorités et des inégalités d'une société.

Ensuite, l'articulation entre santé mentale et organisation du travail est de plus en plus visible : là où le discours ordinaire invoque le manque de « mental », les recherches récentes montrent des effets de systèmes sur l'épuisement psychique, l'isolement et les troubles anxieux. C'est là un appui fort pour refuser de réduire les souffrances sportives à des fragilités individuelles.

Enfin, une attention croissante est portée aux métiers de la haute performance en dehors des athlètes : entraîneurs, analystes, préparateurs, membres des staffs, tous pris dans des logiques de travail exigeantes, fragmentées et peu sécurisées. Cette extension du regard au-delà de la seule figure du champion confirme la pertinence d'une approche en termes de champ de la haute performance, avec ses hiérarchies, ses dépendances et ses luttes de définition.

Conclusion : un socle empirique pour une critique renouvelée du sport de haut niveau

Le paysage de recherches récentes sur le sport de haut niveau confirme très clairement l'intuition centrale de cette partie : nous n'avons pas affaire à un simple théâtre d'exploits individuels, mais à un fait social total, organisé comme un véritable monde du travail, traversé par des rapports de pouvoir, de genre et de classe, et structuré par un gouvernement serré des corps et des subjectivités. Les travaux de Fleuriel et Schotté sur les sportifs comme travailleurs, de Brissonneau et collègues sur le dopage comme produit du système, de Joncheray et Burlot sur les risques psychosociaux et « l'équilibre de vie », de Mennesson sur la domination masculine, donnent chair à ce diagnostic en le peuplant de situations, d'enquêtes, de trajectoires.

Ce socle empirique ne vient pas affaiblir la perspective critique, il la rend plus difficile à esquiver : il devient compliqué de continuer à parler uniquement de mental, de vocation ou de passion, sans voir les dispositifs qui fabriquent ces vocations, gouvernent ces corps et épuisent ces subjectivités. Pour l'accompagnement de la haute performance, l'enjeu n'est pas de renoncer à la performance, mais de refuser d'y contribuer à n'importe quel prix : penser les athlètes et les staffs comme des sujets pris dans un système, et non comme de simples porteurs de "potentiel", ouvre la possibilité d'une pratique professionnelle qui conjugue exigence sportive, lucidité politique et responsabilité éthique.

Enjeux pour l'accompagnement de la haute performance

Dans ce cadre, l'accompagnement des athlètes et des collectifs de haut niveau ne peut pas se réduire à une simple optimisation de la performance. Il a une dimension intrinsèquement politique et éthique.

Ne pas psychologiser ce qui est structurel

Un premier enjeu consiste à ne pas réduire à des problématiques individuelles ce qui est produit par des dispositifs collectifs. Les troubles du sommeil, les conduites à risque, les crises identitaires, les effondrements psychiques ne sont pas seulement des « fragilités personnelles » : ils sont aussi des symptômes d'un système qui normalise la pression, la précarité, la mise à l'épreuve permanente.

L'accompagnant (psychologue, préparateur mental, socio, médecin, coach, etc.) peut aider à relier les souffrances individuelles aux logiques du système, sans les dissoudre, mais sans les rabattre uniquement sur le registre de l'intime.

Redonner du pouvoir de récit et de négociation aux athlètes

Il s'agit aussi d'aider les athlètes à se raconter autrement que comme des produits de performance. Se réapproprier les interprétations sur le sens du geste et des interactions sportives capturées par les tenants du marché et leur logique économique¹⁴. Travailler sur l'identité, le projet de vie, les valeurs, les limites, la possibilité de dire non : tout cela est un travail de subjectivation, au sens où l'athlète peut redevenir sujet de son histoire et non uniquement objet d'un dispositif.

Cette subjectivation passe par la possibilité de nommer les tensions, les désaccords, les colères, l'envie d'arrêter, la reconnaissance de la légitimité du doute et de la fatigue, la construction d'un rapport plus nuancé à la réussite et à l'échec, et se réapproprier le sens de ses pratiques.

Travailler sur les environnements, pas seulement sur les individus

Un accompagnement critique ne s'adresse pas seulement à l'athlète. Il touche aussi les environnements : staffs, clubs, structures fédérales, dispositifs d'entraînement. Concrètement, cela peut passer par des réflexions collectives sur la gestion de la charge, du repos, de la récupération, des calendriers ; des espaces de discussion sur les normes relationnelles (manière de parler du corps, de la douleur, du « mental ») ; la mise en place de lignes rouges explicites sur ce qui n'est pas acceptable (compétition blessé, humiliation, chantage affectif, non-respect du consentement, etc.) ; des actions de plaidoyer ou de sensibilisation auprès des institutions pour mieux reconnaître les coûts humains et environnementaux du système, et adapter les régulations.

¹⁴ Fred Bozzi, *Dix sports pour trouver l'ouverture*, édition du lundimatin, 2025.
Approche Narrative et Haut Niveau

Une éthique de la non-complicité

Enfin, l'accompagnement de la haute performance suppose une éthique de la non-complicité. Cela signifie accepter de se poser régulièrement quelques questions dérangeantes :

- À quoi je contribue en renforçant telle norme ou telle pratique ?
- Où est la limite entre soutien à la performance et participation à des logiques ravageuses ?
- Quelles sont les conditions minimales de dignité, de sécurité physique et psychique que je refuse de transgresser, quel que soit l'enjeu sportif ?

L'enjeu n'est pas de se placer "contre" le sport de haut niveau, mais de tenir ensemble trois exigences :

1. Soutenir la performance et les trajectoires singulières des athlètes.
2. Maintenir une lucidité critique sur les formes de domination, de violence et de gouvernement des corps qui traversent ce système.
3. Se réappropriier les valeurs et le sens au plus proche du jeu des corps et de l'intime.

Le sport de haut niveau n'est ni un simple terrain de jeu, ni un pur espace d'épanouissement individuel, ni un univers purement technique de production de performance. C'est un fait social total qui condense des enjeux environnementaux, économiques, politiques, culturels et symboliques, et un dispositif de pouvoir qui façonne en profondeur les corps, les subjectivités et les biographies.

Reconnaître cette complexité ne signifie pas renoncer à la performance, ni à l'admiration pour les parcours exceptionnels. Cela signifie se donner les moyens de penser, et donc d'agir, autrement : en accompagnant les athlètes et leurs environnements avec une double focale, à la fois cliniques (ce que vivent concrètement les personnes) et critiques (ce que produit le système).

Dans cette perspective, l'accompagnement de la haute performance devient bien plus qu'un service d'optimisation : il devient un espace où peuvent se construire des formes de résistance, de protection, de transformation, au cœur même d'un système qui, sinon, aurait tendance à n'entendre que la voix de l'ultra performance et du marché.

Manifeste pour un sport de haute performance émancipateur et joyeux

Préambule

Nous aimons le sport. Nous croyons à l'énergie singulière des expériences de la haute performance : engagement profond, exploration des limites, création de moments collectifs rares. Mais nous refusons que cette quête se fasse au prix de la santé, de la dignité, de la parole, et de la vie des personnes qui la portent. Nous savons désormais décrire le sport de haut niveau comme un fait social total, traversé par des enjeux environnementaux, politiques, économiques et médiatiques considérables, et comme un dispositif de gouvernement des corps et des subjectivités.

À partir de ce diagnostic, ce manifeste affirme un parti pris : organiser des modèles de performance, respectueux de l'environnement, libérés des interprétations marchandes, et qui augmentent la puissance d'agir et la joie des personnes, plutôt que de les consommer.

1. Primauté des personnes sur la performance

La performance n'est pas une fin en soi, mais un effet possible d'un environnement humainement soutenable.

Nous affirmons que la santé physique et psychique, la dignité, la possibilité d'avoir une vie hors du sport sont prioritaires sur l'obtention d'un résultat. Aucun titre, aucun podium, aucune médaille ne justifie l'effacement durable de la personne derrière le rôle de "performant·e".

2. Puissance d'agir plutôt qu'adaptation forcée

Nous refusons une conception de l'accompagnement réduite à « aider les athlètes à tenir », à être résilients.

Nous voulons des dispositifs qui donnent aux athlètes et aux encadrants plus de prise sur leurs conditions de pratique : droit à dire non, à négocier, à sortir ; des espaces où les personnes peuvent formuler leurs désaccords, leurs limites, leurs critiques, sans être immédiatement menacées dans leur place ou leur carrière.

La haute performance n'a de sens que si elle élargit les possibles autobiographiques plutôt que de les réduire.

3. La joie comme indicateur légitime

Nous considérons la joie de pratiquer, le sentiment d'appartenance, la curiosité, comme des indicateurs sérieux de la qualité des environnements de performance.

Nous nous engageons à interroger régulièrement ces dimensions, et pas seulement les chronos, les classements ou les tableaux de médailles, et ajuster les organisations, les charges, les modes de relation en fonction de ces retours.

Un sport sans joie durable n'est plus une expérience de haute performance, mais une industrie de production de résultats.

4. Des environnements responsables, pas seulement performants

Les structures de haute performance (clubs, pôles, centres, équipes nationales) portent une responsabilité organisationnelle.

Nous considérons comme incontournables la définition claire de lignes rouges : ce que nous refusons de faire, même sous pression (humiliations, mise en danger physique, tolérance aux violences, silence sur les abus) ; l'existence de dispositifs de soutien et de recours accessibles (soutien psychologique, médiation, référents indépendants) ; l'intégration de critères humains (trajectoires, reconversions, santé, climat social) dans l'évaluation des projets.

Un environnement n'est pas « excellent » s'il produit des médailles au prix d'identités brisées.

5. Une éthique de la non-complicité

Nous reconnaissons que nous faisons partie du système que nous critiquons. C'est précisément pour cela que nous avons une responsabilité.

Nous nous engageons à :

- Ne pas utiliser nos compétences pour rendre « supportable » ce que nous jugeons destructeur.
- Nommer les situations où la logique de performance écrase la personne, même lorsque cela dérange.
- Chercher, dans chaque contexte, des formes concrètes de résistance créatrice : ajustements, protections, alliances, expérimentations, récits alternatifs.

Conclusion

Nous ne voulons pas moins de sport, ni moins d'ambition. Nous voulons un sport où la haute performance soit un accroissement de la vie, pas sa confiscation.

Ce manifeste est une invitation à expérimenter, dans chaque sport, chaque structure, chaque équipe, des façons de faire qui rendent compatibles l'exigence sportive, la santé et dignité, la joie, et la justice relationnelle.